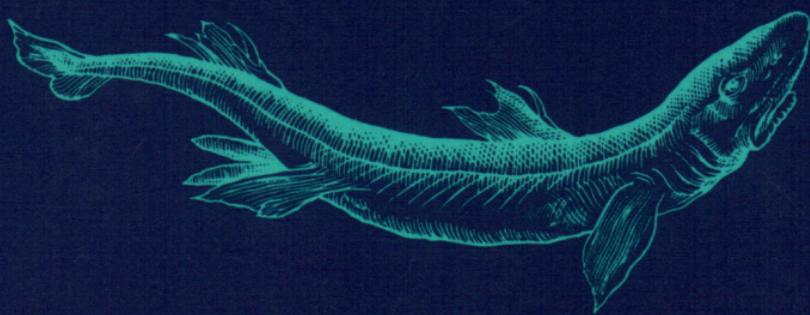


MICHÈLE HECHTER



GALLUCHAT
OU LES MIRAGES
DU REQUIN DE CHINE

L'UN
L'AUTRE
ET

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1989.*

Extrait de la publication

PRÉFACE

Hélas! L'homme ne s'est jamais contenté du nécessaire, quoi qu'en disent aujourd'hui nos « Artistes modernes ». Autant supprimer la musique, les fleurs, les parfums... et le sourire des femmes!

Et pourtant que reste-t-il de ces profusions de bois rares, de couleurs vivantes, de matières précieuses, d'alliances barbares et raffinées? Que reste-t-il de ma jeunesse? La blessure d'une guerre, l'horrible certitude d'une autre, les griffes de l'âge, de la solitude... et du fonctionnalisme.

L'éclat joyeux des soies et des velours tango ou fuchsia, la douceur du célèbre shantung bleu Lanvin, le contraste hardi des jaunes de chrome et de verts tilleul qui réjouissaient nos intérieurs il y a une dizaine d'années à peine se sont ternis, effacés pour des mers plates et synthétiques d'antracite, tête-de-nègre et vert bouteille.

Plus d'oiseaux, de papillons, de volutes, de galbes, de godrons, de rosaces, de cannelures... Nos sièges,

nos lits ont les arêtes si nues et si tranchantes qu'on craint, en leur confiant nos corps las, de s'y blesser. Il y a dans leurs lignes abruptes, dans leurs surfaces glacées, comme les angoisses d'un orphelin, comme le rabâchage du vieillard.

Plus de chiffonnier en loupe de noyer décoré de coquille d'œuf, plus d'encoignure en ébène de Macassar souligné d'ivoire, plus de cabinet en loupe d'amboine incrusté d'écaille, plus d'armoire en sycomore recouverte d'une marqueterie de paille, plus de bureau de dame à gradin orné de cuir repoussé polychrome! Hélas! Rien que l'indigence des mots, la froideur du verre pour refléter l'inconstance de notre mortelle destinée et l'agression des structures tubulaires en tôle d'acier, métal laqué ou matière plastique qui sont autant de cathéters destinés à percer nos cœurs essoufflés quand nous nous attablons, seuls, pour dîner.

Aujourd'hui, la « Chambre de Madame » d'une « Ambassade française », entièrement en acajou recouvert de galuchat et incrustations d'ivoire, qui enrobait le visiteur de l'Exposition internationale de 1925 de ses douceurs crémeuses et galbées « jusqu'à l'indécence », ressemblerait à un bureau de conseil d'administration en pleine dépression économique.

Le galuchat se meurt.

La splendeur lunaire de cette peau merveilleuse dont on gagna tant d'objets exquis, où il y a de la nacre, de l'opale, de la turquoise morte, de l'aigue-marine, se voile et s'opacifie lentement, comme un vieux cristallin. Certes, les grands artistes décorateurs à qui l'on doit sa résurgence conservent avec eux leurs secrets d'ateliers; Clément Rousseau, Groult, Chanaux continuent à la travailler, mais de plus en plus rarement. Jean-Michel Franck aussi qui pourtant, me suis-je laissé dire, l'employa encore l'an passé pour recouvrir les tables du grand salon de Charles de Noailles, l'accompagnant de parchemin pour les murs, de cuir blanc pour les fauteuils, du gypse pour la cheminée. Mélancolie, humeur? Que sais-je? J'y vois comme les pompes d'un magnifique enterrement. Beaucoup de ceux qui ont si magnifiquement utilisé le galuchat sont morts. Ruhlmann est mort... Le petit Pel (Pierre-Émile Legrain), le tendre, le talentueux, celui qui réveilla l'art sommeillant et conformiste de la reliure, est mort; Iribe aussi... laissant la place libre aux rigueurs jansénistes de Le Corbusier, Jourdain et autres militants de la fabrication en série, des matières industrielles peu coûteuses, accessibles à tous. Tout cela est, *en théorie*, bien joli... Le Front populaire soutient l'*Union des Artistes modernes*. Parfait! Deux mois après la chute du second cabinet Blum, nous n'en sommes plus à une désillusion près! Moi aussi j'ai défilé le 14 juillet 36

de la Bastille à la Nation, et pourtant je préfère mille fois l'*idée* d'un beau meuble rare, orné de galuchat, dût-il trôner dans le salon de quelque maharajah, à la possession d'une triste chaise transat en chrome et rhodia noir – au reste, plutôt chère! Mais sans doute ai-je atteint cet âge de la vie où la représentation a plus de saveur que la réalité.

Reverra-t-on ces lueurs de gemme, aux irisations de jaspe et d'hyacinthe? En cette sombre année 1938, qui se soucie de la peau grenue, polie, du fabuleux requin de Chine?

L'Anschluss a été proclamé le 15 mars dernier. Pour nous aider à supporter les sinistres évidences qui nous accablent, que peut le timide sourire d'une petite coiffeuse en bois de palmier, galuchat, nacre et ivoire?

Le galuchat se meurt et moi, pour meubler (oserais-je dire décorer?) ce temps qui me sépare de ma fin, j'entreprends de retracer la vie de celui qui, au XVIII^e siècle, à Paris, lui donna son nom et que l'histoire a oublié pour ne préserver qu'un vocable devenu commun – mais combien rare et précieux! – sans manquer pourtant de l'amputer d'un l au cours des vicissitudes calligraphiques, hasardeuses et appliquées, des clercs de notaire.

Le galuchat risque encore de se perdre... et pour

longtemps. Pressentiment aussi clair qu'inexplicable. Je doute fort que ma longue – et combien laborieuse – enquête sur sa première percée, il y a deux siècles de cela, intéresse quiconque, mais il me fallait la mener à son terme. Le luxe s'envole; les écrits restent.

Que le lecteur ne se méprenne pas! Mes ratiocinations ne sont ni d'un ébéniste, ni d'un décorateur, ni même d'un relieur. Je n'ai rien à défendre dans le domaine des arts appliqués; c'est un monde que je n'ai côtoyé que marginalement, grâce à Iribe. Depuis sa mort j'en prends parfois des nouvelles comme on s'enquiert d'une vieille maîtresse, par pure curiosité.

Mon vrai domaine, ce sont les lettres, ou, disons plus modestement, les livres. La vie n'a pas fait de moi l'écrivain que je rêvais d'être à seize ans mais elle m'a pourtant octroyé le commerce quotidien des auteurs. Cet ouvrage, s'il voit le jour, sera mon premier. Le lecteur ne s'étonnera pas que dans mes dernières années, au moment de prendre la plume pour la première fois, j'aie voulu faire revivre une figure enfouie du XVIII^e siècle, époque qui m'était familière étant donné ma fréquentation assidue de Restif de La Bretonne. Non tant d'ailleurs pour le plaisir de le lire que pour ce que cet auteur représentait à mes yeux : un typographe qui fut un véritable écrivain et non un velléitaire comme nous le sommes tous dans cette profession. Que Restif existât suffisait à me le rendre sympathique, tout comme son siècle. N'est-ce pas le

privilège de l'âge d'avouer, toute honte bue, ces fables intimes qui permettent à chacun de justifier son existence! *Hommo, bulla*, dit, je crois, Lucrèce.

Le galuchat a un destin. Il meurt et renaît comme le phénix de ses cendres. Il s'était figé dans les éclats glauques de ces bonbonnières que ne parfumaient plus ni pâtes de réglisse, ni bêtises de Cambrai; il s'était guindé dans la vitrine soigneusement époussetée de quelque collectionneur excentrique, ou se raidissait mélancoliquement sur le manteau de cheminée d'une vieille demoiselle indifférente, quand Iribe vint et souhaita faire revivre cette matière au nom à la fois si précis et si mystérieux.

Les secrets de fabrication s'étaient perdus. Oui, Iribe voulut retrouver le galuchat et en recouvrir non plus seulement étuis et écrins comme au XVIII^e siècle, mais des meubles, car, s'il admirait les artisans du passé et le style Louis XV, cet artiste aux talents si divers n'avait rien d'un historiographe. « Ce qui compte, disait-il, c'est l'esprit, le volume, la forme... On n'enrichit pas une forme pauvre avec un bois précieux. Une table de cuisine, même en platine massif, demeure un meuble d'office. » Plus que le passé du galuchat, c'est son avenir qui l'intéressait. Pour moi, c'était bien autre chose.

Je connus Iribe, à ses débuts (il n'était encore qu'un illustrateur), lors de la création du *Témoin* en

1906, cette merveilleuse petite feuille satirique qui cassait du sucre sur le dos de Clemenceau et dont si peu se souviennent aujourd'hui. Iribe faisait tout, les dessins, les vignettes, les textes. Je n'étais plus un jeune homme. J'avais déjà plus de trente ans et une longue carrière derrière moi dans diverses imprimeries, ayant été successivement – simultanément, parfois –, au hasard de mes tribulations professionnelles, typographe, metteur en page, correcteur. Je me retrouvai prote lorsque Iribe vint nous confier la fabrication du *Témoin*. Il s'attacha à moi, malgré la différence d'âge, parce qu'il avait besoin de moi. Je le voyais souvent. Il me parlait de tout. J'ai suivi la carrière d'Iribe bien après la mort du *Témoin* en 1910. C'est grâce à lui que je connus l'adorable Legrain, que je revis, après la guerre, relieur réputé. Iribe lui avait passé, comme à tant d'autres, sa passion du galuchat. Iribe me demandait souvent de jeter un coup d'œil sur la maquette de ses affiches, de ses encarts publicitaires et de ses brochures (*Les robes de Paul Poiret racontées par Iribe*), même si je n'avais pas à les réaliser. Dans l'imprimerie de François Bernouard, j'ai aussi participé à l'aventure du périodique *Le Mot* (avec Cocteau, toujours) dont le premier numéro sortit le 28 novembre 1914. Entre l'année où nous nous sommes connus et la guerre, Iribe avait fait des livres, des soieries, des bijoux, des meubles et dessiné son célèbre motif de rose stylisée, la fameuse

« rose Iribé », qui orne de ses élancements noirs la gracieuse commode gainée de galuchat vert, créée pour Jacques Doucet. C'est ce petit meuble exquis, exécuté vers 1912, qui marque le retour du galuchat sur la scène de l'histoire.

Iribé était célèbre, adulé, demandé, affairé. J'aimais travailler avec lui. J'aimais l'écouter parler. Quand l'heure de son grand départ pour l'Amérique arriva – en 1921 – j'eus l'impression que toute la fantaisie de l'existence m'avait abandonné pour aller se glacer sur les pages du magazine *Vogue* auquel il donna plusieurs dessins. A Hollywood, même le génie profus de Cecil B. De Mille ne réussit pas à épuiser la veine luxuriante de ses décors et de ses costumes.

Sa mort, il y a trois ans, à Roquebrune, sur le court même où il jouait au tennis, m'a profondément ébranlé et je reste scandalisé de l'éloge funèbre que lui rendit Cocteau. Vous souvenez-vous de ses frivoles *Adieux à Iribé*? Lui qui se disait son ami de toujours eut l'insensibilité de voir dans sa mort « une étonnante trouvaille » : « C'est léger, pudique, amer, acrobatique, comme lui. C'est parfaitement simple et fantasque, d'une exécution gracieuse et parfaite qui vous laisse plein d'étonnement. Iribé étonna toujours tout le monde comme il m'étonne ce soir car c'est la première fois que je vois couché dans la bière un homme en costume de tennis. » Cocteau, bien sûr, se

devait de faire du Cocteau! Lui, du moins, n'a jamais étonné personne!

Iribe, donc, s'émeut un jour d'hiver 1910 d'un nécessaire de géomètre contenant, dans un étui en galuchat vert à gros grains, un compas, un tire-ligne d'argent et une règle en ivoire. Les moires musicales de ce chagrin rare lui arrachent un sourire alors, me confia-t-il, qu'il était affreusement préoccupé par l'état de santé de Mortimer, son lévrier afghan, qui venait d'avaler une boîte d'allumettes. Il achète – cher – l'objet convoité, le touche, le palpe, le caresse de ses doigts dodus et sensuels. Il continue à sourire. Pourtant Mortimer est empoisonné. Le galuchat vivra et Mortimer s'en sortira.

De par ces hasards qui n'en sont jamais (Iribe était de ceux qui aimaient à faire croire que les choses se font sans labeur, d'où la réputation de paresse qui le suivit toute sa vie malgré son intense activité), il apprend, un an plus tard, jour pour jour, l'existence d'un stock abandonné de peaux de requin dans un grenier. C'est du moins ce qu'il me raconta. J'aime à penser que la renaissance du galuchat dans les années 1910 conserve quelque chose de la féerie mystérieuse qui présida à sa naissance, deux siècles plus tôt. Ainsi l'a voulu Iribe, le magicien. Il ne m'appartient pas de démonter ses secrets.

Mettons donc que Jean-Claude Galluchat, maître

gainier parisien, ait inventé au XVIII^e le galuchat. L'histoire est sans doute plus compliquée – je m'efforcerai de le montrer – mais plus belle aussi, car, au fond, le galuchat n'est pas de ces « trucs » qui s'inventent comme la bakélite qui fait aujourd'hui fureur partout, jusque sur les corsages et les doigts des dames, vaniteusement bijoutées de cette résine synthétique... Qu'il l'ait « imité », comme l'art imite la nature, est un titre de gloire suffisant que personne ne songea jamais à lui contester. Bref, le Tout-Paris de Louis XV s'enchantait de ses délicieux et inusables écrins, tellement plus barbares et raffinés que les habituels maroquins; tout le monde en veut.

La Pompadour a son coffret.

La dauphine de France, Marie-Joséphé de Saxe, détient une « boîte d'agate ovale, montée en or, dans une boîte de galucha », ainsi qu'un « couvert d'or complet dans son étui de galucha ».

L'inventaire du duc de Villars (Marseille, 1770) fait état d'« un petit étui en galucha vert servant à enfermer la toison d'or de Monsieur le Duc ».

La vogue du galuchat ne touche pas seulement les grands. Les réclamations d'objets perdus, dont les gazettes du temps sont encombrées, le prouvent. Ainsi lit-on dans *Annonces, affiches et avis divers* du 1^{er} avril 1762 :

« A huit heures du soir, on a perdu dans la cour du temple un sac à ouvrage d'étamine contenant une

navette d'or dans un étui de galuchat... On promet récompense honnête. »

La même feuille, à la date du 6 juin 1765, signale la perte d'une montre « enfermée dans un étui de galuchat vert ».

Le 17 juillet 1772, c'est « un porte-crayon d'or à pan, uni, avec la plume, dans un étui de galuchat à charnières qui a été perdu à la porte du sieur Tournebriel, baigneur, rue de Richelieu » (un baigneur était le propriétaire d'un établissement de bains).

Et le 18 novembre 1774, le sieur Desmazure, gendarme de la garde du roi, au désespoir d'avoir égaré son étui en galuchat vert pour sa boîte à cure-dents en or, fait lui aussi publier une annonce.

Mais les années passent et les modes avec elles. La Révolution, toute à son grand dessein, balaie la vogue de ces petits objets charmants et le rigide style Empire semble imperméable aux charmes trop tendres du galuchat. Pourtant, vers 1830, réapparaît un Galuchat, descendant de Jean-Claude, qui ne semble pas marquer beaucoup son époque. Il a d'ailleurs perdu une bonne partie des secrets de l'ancêtre. Son commerce vivote.

Réal, surnommé « Réal-Galuchat » tant cet art était attaché à un nom, et à un seul, rachète son matériel et s'acharne à retrouver la technique de préparation du requin de Chine. C'est lui qui, le premier, aurait donc eu l'idée d'en recouvrir des

meubles – ce qu'Iribe ignorait. Réal exécute pour Napoléon III une chambre à coucher entièrement en galuchat avec une garniture d'orfèvrerie signée Odiot. « Trois années furent nécessaires pour parfaire ce travail. » Mais tout aurait disparu lors de l'incendie des Tuileries en 1871. Réal fils succède à son père, puis trois de ses meilleurs ouvriers, Mâche, Demais et Lerche, continuent son industrie. Sans gloire. Puis tout cesse.

La splendeur de cette chambre impériale s'est si bien consumée dans les flammes qu'on peut presque douter de son existence. Nous ne possédons pas d'inventaire des appartements privés des Tuileries; aucune description de la chambre à coucher de l'empereur! Fiction? Henri Clouzot, historien, dans *La renaissance de l'art français et des industries de luxe*, écrivit brutalement en 1918: « Nous ignorons la chambre à coucher des Tuileries. »

Le galuchat est si romanesque! Que dis-je, si poétique! De par sa facture, ses origines, ses morts et ses renaissances, il a gardé des créatures de l'onde dont il est issu le caractère insaisissable. Neptune préside à sa destinée; d'ailleurs n'y a-t-il pas dans les miroitements raffinés de cette peau, dans les hasards de la distribution de la teinture qui joue sur sa surface les plus exquis, les plus imperceptibles camaïeux, l'évidence palpable d'une eau emprisonnant un rayon de soleil?



L'UN
EST
L'AUTRE

nrf



89-V A71612 ISBN 2-07-071612-0

84 FF tc

Extrait de la publication